

## Une soirée pas comme les autres, au centre de la terre...

Michel Biron

Numéro 51, 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16353ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Biron, M. (1989). Une soirée pas comme les autres, au centre de la terre.... *Jeu*, (51), 53–54.

### une soirée pas comme les autres, au centre de la terre...

Qu'est-ce qui peut bien avoir incité le Canadien Murray Schafer, compositeur de musique et d'opéra que la presse appelle avec son sens habituel de la nuance le Wagner canadien, à présenter à Liège la première mondiale de sa dernière création, *le Théâtre noir*? Une invitation du Festival musical de Liège certes, mais encore? Le spectacle, comme son nom l'indique, se veut une «œuvre au noir» véritablement musicale et théâtrale, c'est-à-dire très éloignée du modèle littéraire que constitue le récit de Yourcenar. Ceux qui connaissent Schafer savent très bien qu'il ne se contentera pas d'une salle de théâtre traditionnelle; le mystère et la grandeur de l'alchimie s'y dilueraient dans le confort et la familiarité des lieux. Puisqu'il s'agit d'évoquer le centre même de la terre où la matière se dissout et se transforme, l'auteur cherchait un lieu où l'athanor, ce fourneau central où la *prima materia* se distille et se coagule en des matériaux de plus en plus précieux, serait autre chose qu'un simple «effet spécial» égaré sur une scène à l'italienne. Sa première idée était de créer son spectacle au fond de la terre, quelque part dans une mine. Quand Claude Micheroux, directeur du festival de Liège, est venu le voir dans sa maison ontarienne, Schafer s'est souvenu que Liège possède de «beaux spécimens d'architecture industrielle». C'est un euphémisme. On peut dire sans hésitation que les atouts les plus sûrs de Liège en fait d'architecture, ce sont des vestiges industriels qu'expliquent la déliquescence des industries sidérurgiques et l'abandon des charbonnages. Dépeuplée, la ville n'en finit pas d'accumuler les désastres urbanistiques, et c'est autant de gagné pour notre ruinophile qui trouve dans cette pépinière de décombres où squattent les pigeons le théâtre de ses rêves. Il s'agit de l'ancien Cirque des Variétés, vaste rotonde surmontée d'une voûte de bois elle-même coiffée d'une coupole de verre, qui est désaffectée depuis soixante ans et transformée entre temps en un stationnement à plusieurs étages. Une salle circulaire subsiste toujours et, malgré sa décrépitude, elle reste encore idéale pour l'acoustique, et surtout propice à des aménagements scéniques infinis. C'est là, dans cette salle oubliée des Liégeois bien qu'elle se situe à cent mètres du centre-ville, que *le Théâtre noir* d'Hermès trismégiste a porté ses pénates.

Toutes les représentations commencent à minuit. Pour ceux qui ne se sentent pas exclus d'office lorsqu'on les menace de musique contemporaine, voilà une excuse de plus pour ne pas y aller voir. Schafer le fait exprès, par une surenchère des contraintes qui finit presque par attirer ceux qui ne seraient pas sortis si le spectacle s'était déroulé à une heure et dans un décor convenus. Les gens ne sortent plus, ils préfèrent rester au salon devant la télé? Soit, suscitons l'événement, piquons la curiosité, créons le sentiment du happening. Avec l'appui d'un battage publicitaire déchaîné, la formule fait mouche, quelques lâches «cocooners» reniflent une soirée pas comme les autres, qui leur servira peut-être même d'excuse pour chausser impunément les pantoufles une semaine durant. La preuve, j'y suis allé.

Durant la première demi-heure, nous nous promenons dans le stationnement, à travers lequel la confrérie alchimique s'affaire avec zèle: l'un transporte de la terre, l'autre frappe des pièces de métal d'un symbole dont l'explication est fournie sur demande, plus loin on scie du métal, ailleurs quelques musiciens discrets créent une ambiance inquiétante; çà et là, des voitures ruiniformes gisent comme si elles sortaient d'un autre siècle, un vacarme d'enfer sourd de partout, le plancher est humide, les murs suintent, on nous susurre au cas où on ne l'aurait pas compris qu'on se trouve au centre de la terre, bref le décor est planté, et il est saisissant. Soudain, le Magister, assis sur le toit d'une carcasse d'automobile, s'agite, se lève et se met à cogner avec une barre de métal sur d'autres barres de métal suspendues au plafond comme des stalactites postmodernes. Nous sommes répartis en petits groupes de dix selon des noms de matériaux (du plus vil: le plomb — j'en étais —, au plus précieux: l'or), et des confrères viennent tour à tour nous initier de vive voix à l'art cabalistique (qui se transmet surtout oralement), au sens des symboles, aux correspondances entre les matériaux et les planètes... Dix minutes après, j'aurais échoué à l'examen; mais peu importe, nous sommes dans le coup. Par un escalier peu rassurant, nous nous dirigeons ensuite au quatrième étage du stationnement, accompagnés par les chants monocordes des confrères chargés d'éclairer d'une chandelle notre parcours agréablement initiatique.

Nous nous asseyons alors sur des bancs de bois alignés côte à côte le long du mur de la rotonde. À quelques centimètres, un drap opaque, redoublant les ténèbres, fait écran à l'obscurité de la salle que l'on devine. Une voix issue de nulle part nous apprend à ce moment que tout doit commencer dans le noir... Peu à peu une certaine angoisse, causée essentiellement par l'inconfort des bancs, le froid et l'humidité ambiante, et accessoirement par la gravité du moment alchimique, s'installe dans le «cocooner» que je suis et que je commence à regretter d'avoir trahi. Le rideau devant moi est tout à coup rabattu: il fait cependant tout aussi noir. Une pâle lueur apparaît au bout de quelques instants, puis s'accroît à la faveur de quelques incantations; bientôt on distingue non seulement l'athanor (matrice artificielle, utérus terrestre...), mais aussi, plus prosaïque quoique plus spectaculaire, un orchestre réel, avec de vrais instruments en cuivre, dirigé par un chef à demi visible jouant d'une baguette illuminée.

Je n'ai aucune compétence pour juger la qualité musicale du spectacle, qui devient à partir de là un véritable opéra noir. Ma critique s'arrête à vrai dire presque là où le spectacle commence. J'ajouterai seulement que costumes, chorégraphies, décors et partitions musicales participent à la même alchimie du théâtre, donnant à voir et à entendre tout le mystère (tout le mysticisme) que recèlent les mythes et les légendes contenus dans les grimoires médiévaux dans lesquels Schafer a puisé son savoir ésotérique. Dans l'ensemble, la seconde partie du spectacle m'a paru fastidieuse, le message philosophique assez plat, et je n'ai suivi qu'avec peine les nombreuses références aux symboles animaliers et planétaires qui traversent les phases de l'opération alchimique. Mais l'effort de créativité, le luxe de la mise en scène et l'éloquence des lieux font de ce *Théâtre noir* une expérience tout à fait rare.

**michel biron**

liège, 15 mars 1989